

Les Saracatsanes

C'est à la lecture de L'écho du lac¹, un livre de Kapka Kassabova que nous avons découvert l'existence en Macédoine du nord, d'un ancien peuple de bergers, les Saracatsanes. L'auteur voyage dans cette région malmenée par l'Histoire où cohabitaient autrefois peuples, langues et religions. « Dans notre lignée de femmes, je représente la quatrième génération à émigrer. » C'est pour rompre cette spirale de l'exil que Kassabova se rend aux sources de son histoire maternelle, les lacs d'Ohrid et Prespa, les plus anciens lacs d'Europe. Au gré de ses rencontres (gardien d'église troglodyte, guide ou pêcheur), elle collecte les histoires agitées de cette région des Balkans située à cheval entre la Macédoine du Nord, l'Albanie et la Grèce. Une réflexion sur l'identité portée par une narration virtuose qui croise faits historiques, récits familiaux et légendes locales.

« Pendant des siècles, Prespa fut un haut lieu du pastoralisme, fief des bergers appelés les Saracatsani ou Karakachani, du turc kara et kachan, "passieurs noirs", en référence à leur mode de vie nomade, à leur habit de laine noire et à leur incroyable dextérité pour ce qui était de franchir les frontières. Ils montaient ici depuis la Thessalie et le Pinde puis passaient l'été sous des huttes de roseaux sur les hauteurs de Prespa. Beaucoup évoluaient dans le massif des Rhodopes, à l'est. Il existe même une race de chiens de montagne appelée karakachan, en Bulgarie. Cette ancienne sous-culture des Balkans du Sud vivait en étroite connexion avec les cycles de la nature. Une poignée de ces familles survivaient aux abords de Prespa et se réunissaient dans des villages côtiers comme Germanos en fin de saison, avec leurs troupeaux, avant de reprendre le chemin du sud. Ils vendaient leur lait à la population locale qui faisait un peu de fromage². »

Ce peuple de bergers a donné son nom à une race de chien et à une race ou population de brebis.

Les bergers

Leur origine³

Les Saracatsanes ou Karakatchani, bergers hellénophones nomades d'Albanie, Bulgarie et Grèce, vivaient en transhumance permanente à travers la péninsule des Balkans, pratiquant le mariage à l'intérieur de la communauté et ne se mêlant pas aux populations sédentaires environnantes. Ils ne sont mentionnés sous ce nom qu'à partir de la fin du XVIII^e siècle.

Plusieurs hypothèses ont été avancées pour expliquer leurs origines.

Selon leurs propres légendes, ils seraient issus de Sirakou, Sărăcu en aroumain⁴ village montagnard du Pinde à l'est de Ioannina, capitale de l'Épire, ou de Saraketsis, Sărăcuci en aroumain, aujourd'hui Perdikkas en Grèce du nord.

Certains historiens et ethnologues pensent qu'il s'agissait à l'origine de Valaques hellénisés par la prédication de l'anachorète Côme d'Étolie, car leur dialecte grec est difficilement compréhensible aux Grecs, et comprend des mots et des voyelles d'origine aroumaine ainsi que des mots slaves et turcs.

D'autres estiment que les Saracatsanes ont pu développer leur dialecte en raison de leur nomadisme à travers des territoires habités par des Grecs, des Albanais, des Valaques, des Bulgares et des Turcs, sans être issus d'un de ces groupes. Dans cette hypothèse bulgare, Sarakatsan ou Karakatchan pourrait être une déformation du turc *karakäçak*, obscur fuyard, au sens de contrebandier.

J.K. Campbell précise qu'en 1937, les Saracatsanes s'adonnaient encore au pastoralisme transhumant ainsi qu'au vol et à la revente de bétail appartenant aux Valaques. Il précise qu'ils étaient nomades et vivaient dans les huttes d'osier tressé, *colibes* ou *kalives*, tandis que Kóstas Krystállis note que ce peuple est assez endogamique, donc isolé du point de vue anthropologique. Il en conclut qu'ils vivent probablement depuis

1- Kapka Kassabova. L'écho du lac. Guerre et paix à travers les Balkans. Editions Marchialy. 2021. Les lacs jumeaux Ohrid et Prespa sont situés au sud-ouest de la Macédoine du Nord, frontaliers avec l'Albanie et la Grèce.

Kapka Kassabova publie en août 2024, Anima : a wild pastoral, en édition anglaise, et relate son séjour avec, sans doute, les derniers bergers nomades de Bulgarie. Elle parvient à se faire accepter et passe l'été isolé sur les alpages d'Acqua Nera, dans des cabanes sans électricité ni eau courante. De longues journées et semaines à la merci des forces de la nature et des animaux sauvages, en contact étroit avec les moutons et les chiens Karakachan, et le berger Sašo.

2- Chapitre Le hurlement, p. 550, de l'édition J'ai Lu.

3- wikipédia.com

4- L'aroumain, dit aussi macédo-roumain en Roumanie, est une langue romane parlée dans le Sud des Balkans par les Aroumains.

des siècles plus ou moins dans les mêmes conditions et les mêmes régions où ils se trouvaient au début du xxe siècle.

L'ethnographe A. Chatzimicháli et des auteurs comme E. Makrís ou A. Poulianós considèrent les Saracatsanes comme un « isolat archaïque », à la fois « ethnique » et « linguistique », interprétant les éléments de leur culture comme « prototypiques de la culture grecque archaïque » : leur mode de vie pastoral, leur organisation sociale et leur art qu'ils relient au style « géométrique » de la Grèce pré-classique. À ce titre, ils pourraient être considérés comme la population la plus ancienne de Grèce, que les anciens Grecs appelaient « Pélasges ». D'autres vont bien plus loin en les considérant comme bien plus anciens que le type méditerranéen et descendant des populations mésolithiques.

Une autre explication est basée sur la notion de « melting-pot pastoral ». Comme d'autres ensembles

d'éleveurs nomades, ils seraient un « groupe social » d'origine récente, issus d'un mélange de paysans ou bergers pauvres, d'exclus et de fuyards, réfugiés dans les montagnes des Balkans pour se soustraire à l'exploitation par les Ottomans, à la confiscation de leur cheptel au profit de bergers turcs ou islamisés, et à l'intensification de la répression ottomane du xviii^e siècle. A l'époque ottomane, se mit en place le système féodal des domaines *timariotes* qui confisquèrent les meilleures terres et pâturages, en chassèrent les bergers chrétiens, Grecs ou Valaques, et firent venir à leur place des Anatoliens. Les bergers

indigènes dépossédés prirent le maquis et devinrent les Saracatsanes. Sur les territoires où ils apparaissent alors, on observe un inextricable mélange de toponymes grecs, albanais, slaves et valaques, et lexicalement de type *pidgin*. Avec le nomadisme, le mélange culturel était inévitable et explique ainsi les particularismes saracatsanes sans nécessairement faire appel aux Valaques, ni à des hypothèses les faisant remonter aux Pélasges ou à la Préhistoire.

Quoi qu'il en soit, les Saracatsanes n'étaient guère appréciés des sédentaires, et en 1938, le général Metaxas obligea les Saracatsanes à se sédentariser, à s'enregistrer comme éleveurs en Thrace occidentale, et à scolariser leurs enfants, sous peine d'emprisonnement, d'enrôlement forcé et de confiscation des troupeaux. Les rebelles quittèrent le pays vers l'Albanie, la Yougoslavie et la Bulgarie, mais après la Seconde Guerre mondiale, des mesures similaires furent prises dans ces pays devenus communistes, entraînant dans l'ensemble des Balkans leur disparition en tant que groupe nomade. En revanche, ils réapparaissent comme ensembles culturels lors des festivals folkloriques.

Mode de vie

*Un premier aperçu*⁵ nous est donné par Carsten Höeg, membre étranger de l'Ecole française d'Athènes, venu en Grèce pour étudier des parlers néo-grecs. Il publie une description du dialecte des Saracatsans d'Epire, nomades qui, au nombre de 6 000 individus environ, vivent en été dans les districts de Zagori, de Tsoumerka et sur le mont Péristéri. Cette étude est précédée d'une notice ethnographique. M. Höeg a passé deux mois de l'été 1922 au milieu de ces populations pastorales. Outre des contes, des chansons, il a recueilli d'intéressants détails sur leur vie.

« Les familles, parfois plus de vingt, sont sous l'autorité d'un chef, dont la dignité est héréditaire. En mai, chaque groupe s'en va vers la montagne, menant ses chevaux, ses troupeaux de chèvres et surtout de moutons, emportant les ustensiles domestiques, les couvertures, les vivres, les tentes qui serviront pendant cette marche à petites étapes. On redescend en septembre dans les plaines. Changeant de résidence chaque année, dans une même région, il faut deux fois par an que les femmes construisent de nouvelles huttes circulaires, à carcasse d'osier couverte de joncs ou de paille. L'ensemble forme la *stani*, mot qui désigne aussi le groupe social, précisé par le nom du chef. Une famille vit dans chaque hutte, souvent avec quelques

5- Höeg (Carsten). Les Saracatsans, une tribu nomade grecque. I, Etude linguistique précédée d'une notice ethnographique (thèse présentée à la Faculté des Lettres de Copenhague). [compte-rendu]. Plassart André. Revue de Géographie Alpine. Année 1925 13-3 pp. 676-678

La vie pastorale dans les Balkans. , xx + 312 p. in-8° [en français, avec bref résumé en danois], Paris, Champion, et Copenhague, 1925., M. Höeg est de 95 p., illustrée de 35 figures, d'après les photographies de l'auteur.



poules, chiens et brebis. Tant que leur progéniture n'est pas trop nombreuse, les fils mariés continuent à loger avec leurs parents. Les hommes, dans leur jeunesse, s'occupent des troupeaux, 100 moutons par berger. Les femmes assument les tâches quotidiennes. Elles filent et tissent la laine des pièces principales des costumes. Les travaux de laiterie sont l'affaire d'un fromager, envoyé par le commerçant qui achète pour la saison la production laitière des troupeaux de la *stani*. Toutes les femmes et la plupart des hommes sont illettrés, mais d'intelligence vive. Orthodoxes, les Saracatsans se marient entre eux : c'est le père qui choisit sa belle-fille. On ne donne pas de dots. L'usage veut que la mariée jeûne pendant une semaine avant la cérémonie et tant que durent les réjouissances nuptiales. Le jour du mariage on la soutient pour qu'elle ne défaille pas et elle ne doit, ce jour-là, ni parler ni s'asseoir !

De cette vie « primitive et saine, dans une des plus belles régions de la Grèce, au milieu de gens aussi intacts de civilisation européenne et aussi sympathiques », M. Höeg a rapporté les meilleurs souvenirs, bien que pendant deux mois il ait dû, comme ses divers hôtes, vivre uniquement de laitage, coucher sur la terre, enveloppé dans des couvertures, et se garer de la dent redoutable « des molosses, gardiens de leurs troupeaux bêlants » : il est telle *stani* où il ne pouvait passer d'une cabane à l'autre qu'entre deux gardes du corps, après avoir endossé le manteau des bergers, capuchon rabattu sans quoi, il eût été assailli par les dignes descendants de ces chiens épirotes que vantait déjà Varron. De tout temps, la Grèce a connu la transhumance (voy. déjà Sophocle, *OEd. Roi*, 1135 ss., Dion Ghrysostome, *Or.*, VII, 13). Mais à l'ordinaire ce sont des sédentaires, agriculteurs établis dans des villages, qui envoient l'été leur bétail dans la montagne avec quelques bergers. Le cas est différent, de tribus exclusivement pastorales, qui au printemps passent tout entières des vallées aux montagnes, pour en redescendre à l'automne. Dans le passé, Slaves, Bulgares, Turcs, Tatares sont vite devenus sédentaires dans la péninsule balkanique. Aujourd'hui, l'on n'y trouve plus comme nomades saisonniers que des Albanais, dans le Péloponnèse ; les Aromounes, particulièrement nombreux et bien étudiés (G. Weigand, *Die Aro-munen*, 1894-1895 ; Wace and Thompson, *The Nomade of the Balkans*, 1914), enfin les Saracatsans. Ceux-ci évoluent dans certains districts d'Epire, et aussi de Thessalie, de Macédoine, de Thrace, de Bulgarie, de Serbie. Leur nom, selon M. Höeg, serait un sobriquet méprisant donné par les Aromounes. Une rapide visite à des Saracatsans de Macédoine et de Thessalie a permis à M. Höeg de se convaincre de l'unité du parler des Saracatsans. Rien n'y confirme l'hypothèse que ce serait des Aromounes ayant jadis adopté la langue grecque. D'autre part, leur dialecte a sa place nettement indépendante dans les parlers grecs du groupe septentrional. Or, on fait remonter la différenciation de ceux-ci jusque vers le xve siècle. La vie nomade des Saracatsans daterait au plus tard de ce temps. Mais M. Höeg a peine à croire que ces nomades de race grecque aient pu être sédentaires il y a quelques siècles ; et il se plaît à voir en eux un peuple qui, dans les mêmes régions, n'aurait cessé depuis l'antiquité de mener la même vie nomade, suivant le rythme invariable des saisons. *André Plassart.* »

Un **deuxième aperçu**⁶ provient d'un texte de 1959 écrit par Vasil Marinov sur l'habitat des Karakatschanes de Bulgarie. L'auteur travaillait sur les coutumes des Karakatschanes dont leur vie spirituelle. Il dut supprimer cette partie censurée par les autorités du moment. Son livre est finalement paru sous le titre « Contribution à l'étude de l'origine, de la vie et des coutumes des Karakachans en Bulgarie ». Sofia. 1964. Voici, résumé par nos soins, son texte initial sur « L'habitat des Karakaschanes de Bulgarie ».

Les Karakatchanes, Saracatsanes pour les Grecs, sont le seul groupe transhumant qui habite de nos jours la Bulgarie. En hiver, ensemble avec leurs familles et leurs troupeaux, ils s'installent surtout le long du littoral de la Mer Noire, à l'est du pays, là où l'hiver est plus doux. En été, leurs longues caravanes se dirigent vers les montagnes. Ils passent les six mois d'hiver sur le littoral, et les autres sur les hauts pâturages. Ils comparent leur vie à celle des grues. Chassés par les premières neiges, ils descendent vers les plaines et les dépressions de l'est et du sud-est. Lorsque le dégel arrive, tôt le printemps, ils se rassemblent à nouveau pour se diriger vers les montagnes. Leur vie est rude, ils doivent nourrir leurs familles. Ils prennent soin de grands troupeaux de moutons, trouvent de bons pâturages, guident les déplacements, veillent à la reproduction et à la



6- Vasil Marinov 20.VI.1959. L'habitat des Karakatchanes de Bulgarie. Etudes et documents balkaniques et méditerranéens 26 sous la redaction de Paul H. Staul. Paris. 2003 <https://biblioteca-digitala.ro/>

défense contre les loups et les ours. Lors de leurs déplacements, les pluies torrentielles, la grêle, les orages, peuvent emporter les caravanes. La neige tombe même sur les plaines avoisinant la mer, et parfois arrive plus vite que prévu en montagne et recouvre les troupeaux. Il faut aussi traire, fabriquer les fromages, vendre produits, animaux, laine et viande. Par le passé, sous la domination ottomane, ils étaient parfois attaqués par des brigands turcs ou même par les chefs de l'administration.

Les jours les plus beaux sont finalement ceux vécus au milieu de la nature sauvage des pâturages alpins des Balkans, lorsque « la forêt bruit et les étoiles recouvrent la voûte céleste ».

Leurs déplacements prennent la forme de caravanes. En tête, les moutons sont dirigés par des hommes, suivis par des chevaux trapus, typiques, portant les bagages de l'expédition. Les chevaux sont conduits presque seulement par des femmes ; enfants en bas âge et poules sont attachés au-dessus des bagages. Les vieilles femmes marchent à côté des chevaux. Le voyage dure environ un mois. Les haltes sont connues à l'avance, à des endroits proches de sources d'eau, rivières, lacs, fontaines, à l'abri de grands arbres, loin des villages ou des villes. On décharge les bagages et on laisse les chevaux libres pour paître et boire. Les bagages sont entassés dans des tissus, des sacs colorés, attachés à l'aide de cordes en poil de chèvre. Si le temps est serein, ils dorment en plein air sur des tissus grossiers. S'il pleut, ils construisent des abris temporaires, semblables aux tentes des Tsiganes : deux fourches en bois, l'une longue, l'autre plus courte, une troisième perche plus longue appelée sommet. Les deux premières sont fichées en terre, la troisième les reliant, attachée avec des cordes en poil de chèvre. Sur cette charpente en bois, on pose une housse épaisse, composée de morceaux cousus entre eux, en poils de mouton et chèvre, qui empêche l'eau de traverser. Le tissu des housses est tissé au métier. En bord de housse, des cordes sont reliées à des piquets fichés en terre. D'autres tissus ferment cet abri.

Le matin, on installe à nouveau les bagages sur le dos des animaux, solidement fixés et recouverts d'une housse carrée aux longs poils, vivement colorée.

Une fois arrivés aux pâturages d'été, si les abris de l'année précédente sont endommagés ou détruits, les nomades s'installent sous des tentes et construisent par la suite de vrais abris.

La *coliba*, *kalivghea*, est toujours un abri temporaire, mais plus solide que les tentes et aussi plus confortable. Chaque ménage construit deux cabanes, une relativement spacieuse, *kalivghea*, pour la famille, une autre plus petite, *khalvoula*, pour les bagages. Les matériaux proviennent du milieu environnant : bois de hêtre, chêne, sapin, pin ou genévrier, roseaux, écorce, chaume de seigle et d'orge en plaine.



Le plus ancien type est probablement celui à base circulaire et toit conique, *irvulja*, *orso*, *ita*. Les hommes collectent les matériaux de construction mais ce sont les femmes qui construisent. On choisit un lieu propice, à l'abri des vents, légèrement en pente pour faciliter l'écoulement des eaux des pluies. Sur un cercle dessiné au sol, sont fichées de longues branches sur lesquelles les femmes tressent d'autres branches plus fines. Au sommet, les branches se rapprochent semblables aux ruches. Ensuite la charpente est recouverte avec des feuillages, du foin, du chaume, des roseaux et fixée par des cercles horizontaux. Une autre forme de cabane circulaire à toit conique est aussi courante : on tisse les parois jusqu'à la moitié de la hauteur. Parallèlement, on construit sur terre la moitié supérieure de la charpente. Les deux parties de la cabane sont reliées entre elles. Cette construction est plus résistante. Le deuxième type de cabanes a un plan rectangulaire et un toit à deux pentes. Les Karakatchanes ont commencé à les construire après la libération de la Bulgarie, surtout dans les montagnes. Plus spacieuses et plus solides, elles sont souvent l'œuvre de spécialistes rétribués.

Leurs habitats sont groupés ou essaimés.

Ils peuvent regrouper de 12 à 15 ménages voire 40 à 50. Il n'y a aucun plan préalable, les cabanes semblent jetées au hasard, sans sentiers ni rues. En marge de l'habitat, se trouvent de grands fours en terre et en pierres pour cuire le pain ou les agneaux les jours des fêtes chrétiennes. Près des habitats, des parcs clôturés en bois accueillent les brebis pour la traite. Elles y restent la nuit tandis que les autres animaux paissent plus loin surveillés par les bergers. Ces derniers passent la nuit à l'extérieur recouverts par d'épaisses fourrures à capuchon, *kapa*, en peau de mouton, abrités sous des rochers, *jatak*, ou dans le voisinage de murs de pierres, *kotori*, qu'ils ont édifiés. Les bergers ne se séparent jamais de leurs longs bâtons avec un croc au bout, *klitsa*. L'habitat essaimé comprend des groupes de cabanes relativement séparées, à 300-400 mètres de distance. A proximité des cabanes, il y a des espaces, nettoyés chaque semaine, pour traire les brebis.

Les parcs sont entourés par des clôtures en treillage. Les brebis qui donnent le lait, *sagmal*, sont réunies en grands troupeaux communs. Elles progressent d'un grand parc à un plus petit avant de se trouver dans l'espace de traite. Les bergers sont assis sur des pierres ou des chaises basses, *strongoli*, abrités parfois sous un petit toit. Les brebis se présentent une par une. Les brebis noires des Karakatchanes sont plutôt sauvages et difficiles à traire, trois fois par jour. Les trayeurs, *ormijta*, sont spécialisés. Quand ils manquent, les bergers font aussi la traite. Afin de faciliter et d'accélérer le travail, des hommes ou des femmes, *kinstis*, s'installent au milieu des parcs et dirigent les brebis.

Récemment, ce travail collectif tend à disparaître et chaque famille s'occupe de ses propres moutons dans des parcs plus petits et souvent couverts pour protéger les animaux des intempéries.

Traditionnellement, à côté des cabanes existaient des installations pour préparer les fromages, à proximité de rivière, source ou fontaine. Il s'agissait de deux constructions en branches entrelacées et recouvertes de feuillages. L'une, carrée, sert à chauffer le lait dans de gros chaudrons sur de vastes foyers. L'autre, allongée, est installée à l'ombre des arbres, on y fabrique et garde les fromages.

La présence des Karakatchanes nomades en Bulgarie est attestée depuis les XVI^e et XVII^e siècles. A la différence des Valaques d'expression romane, ils parlaient un dialecte de la Grèce du nord. Les deux

groupes ne se mêlaient pas. Ils ont résisté sous la domination ottomane à une islamisation de force.

Peu après la libération de la Bulgarie, certains Karakatchanes ont acquis des terres appartenant aux Turcs qui quittaient le pays, se sont sédentarisés, devenant même agriculteurs. La situation des Karakatchanes nomades empira lorsque Turquie, Bulgarie, Grèce et Bulgarie érigèrent de nouvelles frontières. Leur hivernage dans les régions chaudes de la Mer Egée et de la Mer de Marmara, et même en Anatolie, était devenu impossible, les poussant à se sédentariser. Un petit groupe continue à mener une vie semi-nomade en Bulgarie du nord, du sud-est, du sud-ouest. Dans les montagnes voisines, ils mènent



une vie d'éleveurs transhumants mais ce sont les hommes qui estivent, femmes et enfants demeurant dans leurs maisons.

Enfin, une *troisième étude*⁷ évoque leur vie sociale et religieuse.

Les Saracatsans sont des nomades d'origine grecque, que l'on rencontrait jusqu'au début du siècle dans toute la péninsule balkanique, de l'Albanie à la Thrace turque actuelle. Ils passaient même les Dardanelles pour mener paître leurs troupeaux de moutons dans les plaines côtières de l'Anatolie.

Le fondement de l'économie et du genre de vie saracatsans réside dans l'élevage nomade du petit bétail, essentiellement moutons et plus récemment chèvres. Au cours de lents déplacements, suivis à pied par tous les membres de la famille, les troupeaux passent chaque année au début de l'automne (Saint-Démètre) des pâturages montagnards d'été aux plaines de niveau de base, où ils s'établissent pour l'hiver. Au printemps (Saint-Georges), le même mouvement inversé les ramène dans les montagnes qui sont considérées par les Saracatsans comme leur véritable patrie.

7- Georges B. Kavadias, *Pasteurs-Nomades méditerranéens. Les Saracatsans de Grèce*. [compte-rendu] Burgel Guy Annales Année 1969 24-2 pp. 477-482

Georges B. Kavadias, *Pasteurs-Nomades méditerranéens. Les Saracatsans de Grèce*. Paris, Gauthier- Villars, 1965, in 8°, 444 p., 1 carte, 109 figures ou photographies.

Leur habitat est constitué de huttes rondes ou rectangulaires construites en branchages sur armature de bois. Le mobilier est très réduit pour rendre son transport aisément à dos de mulet. La poterie, trop fragile, est remplacée par des récipients en bois ou en métal. Les métiers à tisser, sont simples et démontables.

Isolés des populations sédentaires turcs ou grecs, par les conditions naturelles autant que par leur individualité ethnique, les Saracatsans tendent à l'autarcie économique : alimentation frugale à base de laitages et de galettes de céréales, vêtements tissés de laine ou de poil de chèvre.

La vie sociale ne montre pas moins d'originalité, avec la présence de cinq cadres emboîtés : famille conjugale, famille étendue, *tséligrato* (coopérative économique autour d'une famille étendue puissante), société saracatsane et société environnante.

La famille conjugale vit sous l'autorité absolue du père, épouse et enfants. Le mariage est un moyen de renforcer la sécurité du groupe face aux dangers de la vie extérieure. Divorce et remariage sont prohibés car ils affaibliraient l'union entre deux familles. La famille étendue, « patrilocale » se présente sous deux formes : verticale, c'est un lignage, qui a pour chef l'ancêtre commun ; horizontale, c'est la juxtaposition de lignages, qui élisent parmi les chefs de famille un chef commun. La famille étendue est la cellule de base de la vie économique, puisque le patrimoine constitué uniquement des troupeaux, les Saracatsans n'étant pas propriétaires des pâturages, reste commun à tous les descendants mâles.

De même, les revenus du troupeau se socialisent. En cas de bonne gestion, l'amélioration individuelle est insensible, mais la famille voit recherchées son alliance et sa protection.

Dans les limites d'une élection toujours révocable, le chef de la famille étendue exerce une véritable dictature économique. C'est finalement à la famille étendue que revient la charge de la cohésion et du maintien de la société saracatsane, essentiellement par l'éducation des enfants et l'application des règles du droit.

Le *tséligrato* est à mi-chemin entre la famille étendue et une coopérative économique. Formé par la réunion de plusieurs familles étendues sous la direction du *tséligras*, chef de la plus puissante d'entre elles, le *tséligrato* exploite en commun le troupeau collectif. Chargé de la comptabilité du groupe, le *tséligras* répartit les revenus au prorata du nombre de têtes possédées par chaque famille.

Le dualisme entre société saracatsane et société environnante a été très vivace, notamment quand la société environnante était surtout représentée par l'occupant turc. Aux différents droits que connaissait l'Empire turc, on préféreraient des règles internes à la société saracatsane. Accepter l'arbitrage interne à la société saracatsane équivaut à préserver cette société d'éclatement en évitant le recours à des juridictions étrangères. Une économie et des cadres communautaires, un droit et une morale de la cohésion sociale, tout vise chez les Saracatsans à pallier les incertitudes naturelles et les vicissitudes humaines par la puissance du groupe.

Il reste que l'homme apparaît désarmé devant certaines manifestations inexplicables et redoutables, qui le frappent lui-même ou son bétail. La magie naît alors comme une réponse de l'irrationnel devant l'inconnu. L'univers mental des Saracatsans présente tous les traits caractéristiques d'un syncrétisme entre un vieux fonds indo-européen sous-jacent et le christianisme. Il faut dire que la religion orthodoxe, à côté d'un sentiment religieux profond mais assez peu élaboré, s'exprime surtout dans des manifestations extérieures, qui peuvent laisser les individus insatisfaits et leurs angoisses sans réponse. Il n'est donc guère étonnant que la société saracatsane, que son genre de vie éloigne au surplus de pratiques religieuses suivies, se tourne vers des procédés magiques plus ou moins avoués. Contentons-nous d'y souligner l'importance des réminiscences antiques, notamment du culte de la déesse- mère.

Les Saracatsans se signalent avant tout par leur souci d'indépendance et de liberté. Au moment de l'ébranlement de l'Empire byzantin, cette attitude les amène à quitter leurs foyers sédentaires pour fuir l'esclavage : c'est la rupture avec la société hellénique. L'élevage nomade apparaît alors comme la seule adaptation possible à l'isolement économique. La famille étendue est la seule forme sociale capable de pallier l'isolement matériel et moral, mais aussi de répondre au mieux aux exigences techniques de l'élevage du petit bétail : chaque troupeau dépasse en effet les possibilités de travail d'une famille conjugale isolée.

Dès lors, tout doit être sacrifié à la communauté dont dépend non seulement l'indépendance mais aussi et surtout la simple survie matérielle. Et toutes les pratiques sociales, de la division du travail aux procédés magiques, sont là pour renforcer la cohésion sociale. Aux hommes dotés de la force musculaire et de la ténacité morale, reviennent les soucis du troupeau et la conduite de la famille. Les femmes ont droit à l'obéissance et à l'humilité mais ont l'avantage d'être les médiatrices des forces amies ou hostiles qui entourent l'humanité : c'est à elles qu'incombent les pratiques magiques et le soin des chèvres, animaux voués aux forces obscures.

D'ailleurs, le grand principe de la force sociale chez les Saracatsans est l'aliénation- compensation : à l'absolu pouvoir du chef de famille correspond l'infinité de ses devoirs envers la communauté dont il est responsable.

Ainsi « le tout converge vers le tout en constituant une chaîne solide, dont chaque maillon, lié inextricablement à tous les autres, implique soucis, conditions et idées ».

La démonstration est brillante, souligne Guy Burgel. Mais le souci de présenter un tout social sans faille amène l'auteur à négliger les oppositions internes que la société saracatsane connaît comme toute société.

Ces nomades possédaient un cheptel très spécifique, mis à mal par une sédentarisation imposée par l'établissement de frontières dans ces pays balkaniques surgis suite à l'effondrement de la Yougoslavie et par de profonds changements économiques.

Dans le village de Vlahi, en bulgarie, au cœur du Parc naturel Pirin, se trouve le centre d'élevage de l'association BBPS Semperviva, Bulgarian Biodiversity Preservation Society Semperviva, qui tente de sauvegarder plusieurs races domestiques en voie d'extinction : moutons, chiens et chevaux Karakachan et chèvres Kalofer. En 2000, cette ferme compte 700 moutons Karakachan, 30 chevaux Karakachan et 45 chiens Karakachan.

Le mouton Karakachan⁸

Le mouton Karakachan semble proche de l'ancêtre sauvage des moutons domestiques, le mouflon européen, et une des sous-espèces ovines les plus anciennes en Europe. Il serait le descendant du mouton « *tsakel* » des Thraces de l'antiquité bien connus pour leurs troupeaux. On discute toujours pour savoir si c'est le mouton Karakachan ou une autre sous-espèce ovine conservée en Ecosse et en Allemagne qui sont les ancêtres des moutons européens modernes. On pense que les Karakachans, peuple nomade des Balkans qui pratiquait



l'élevage, sont les descendants des anciennes communautés d'éleveurs thraces situées dans les hautes montagnes de Bulgarie.

L'habitat actuel de cette race de moutons couvre intégralement les territoires habités dans l'antiquité par les Thraces. C'est un mouton de montagne avec des cornes en spirale et de la laine grossière, une espèce primitive, très proche du mouflon, une des espèces les plus anciennes en Europe. Cette race était autrefois répandue en Bulgarie ; au début du XXe siècle, on en comptait 500 000. À la fin des années 1950, lorsque les fermes ont été nationalisées, leur nombre était tombé à 160 000. Aujourd'hui, il n'y en a plus que 400 environ.

Les moutons sont petits, environ 57 cm au garrot, avec une queue courte et fine. Leur laine est grossière et longue, jusqu'à 40 cm, et sa couleur change avec l'âge : lorsqu'ils sont jeunes, les moutons ont une laine noire, qui devient ensuite brune et finit par être presque grise.

En 1992, Sider et Atila Sedefchev de SEMPERVIVA, organisation bulgare de protection de la nature spécialisée dans la conservation des races locales menacées, ont lancé un projet visant à sauver la race de chien Karakachan. Ce chien est l'une des plus anciennes races d'Europe, utilisé pour protéger le bétail, principalement les moutons, des loups et des ours dans les hautes montagnes. C'est en recherchant ces chiens que les moutons ont été découverts, ainsi qu'une race traditionnelle de chevaux Karakachan. Ces chevaux sont utilisés comme bêtes de somme, principalement pour transporter les bagages sur les sentiers rocheux, dangereusement étroits et élevés.



Il ne reste qu'un petit nombre de brebis, car elles ont été croisées avec d'autres races. Les producteurs ont travaillé pendant plus de 10 ans pour trouver des races pures ; ils en ont cherché dans des zones montagneuses reculées où vivent des bergers qui ont gardé leurs troupeaux à l'écart des autres.

8- Karakachan Sheep- Presidi Slow Food www.fondazionesslowfood.com

Chaque brebis produit environ 50 à 60 litres de lait par saison. Le lait est très riche, avec une teneur en matières grasses de 6,5 à 8 % et de grande qualité. On en fabrique du fromage blanc, appelé *sirène* et du yaourt. Les brebis sont traitez deux fois par jour. Le lait est immédiatement filtré à travers un linge avant l'ajout de la présure. Un couvercle est ensuite placé sur le récipient pendant environ deux heures et demie, le temps que le caillé se forme. Ensuite, il est coupé avec un couteau et laissé pendant encore une demi-heure. Le jeune fromage est ensuite enveloppé dans un tissu spécial et placé dans une petite caisse en bois doublée d'un tissu, fabriquée à partir du pin de Macédoine. Le fromage est recouvert du tissu et le couvercle est placé sur la caisse, fixée par des pierres lourdes placées sur le dessus. Le fromage est ensuite mis à sécher pendant quatre à huit heures, en fonction des conditions météorologiques. Une fois sec, le fromage est ferme au toucher. Il est coupé en morceaux de la taille d'une tuile (environ 12 cm), salé avec du sel marin à gros grains et empilé dans de grandes boîtes ou des tonneaux en plastique, qui sont fermés par un couvercle. La saumure se forme et, au cours des jours suivants, le tonneau est ouvert et complété avec du petit-lait mélangé à du sel. La méthode de fabrication du yaourt bulgare traditionnel, *kiselo mleko*, est beaucoup plus simple : le lait frais est bouilli et laissé à refroidir à température ambiante avant d'y ajouter le *lactobacillus bulgaricus*. L'objectif de l'association est de relancer l'élevage de cette race ovine patrimoniale et de promouvoir les produits obtenus à partir du lait de brebis Karakachan, fromage blanc et yaourt.

Le chien Karakachan

Le berger bulgare appelé autrefois berger karakatchan est une race de chien de berger originaire des Balkans et élevée en Bulgarie. C'est une race canine préservée grâce au peuple karakatchan et à ses traditions pastorales. Les bergers bulgares n'hésitent pas à s'attaquer au loup et à l'ours. En Bulgarie, ils sont appelés *volkodav* qui signifie « égorgeur de loup ». Dans les bergeries, ils ont la queue et les oreilles coupées afin de ne laisser aucune prise aux loups.

Le Karakachan est un héritier très proche du mastif Tibetan ainsi que des chiens de berger mongols et moyen asiatiques, du Caucasian, du Shar-mountain, des Turkish shepherd Karabash et Akbash, des chiens de berger du Tatra et des Carpathian Mountains. Le Karakachan doit son nom aux nomades Karakachans qui seraient des descendants helléniques des Thraces. Leur lieu d'origine est le massif du Pinde dans la région d'Epire, dont le nom est associé aux énormes chiens utilisés pour des combats avec des lions et des éléphants. Errant avec leurs troupeaux à travers la péninsule balkanique entière, les Karakachans ont mélangé leurs chiens aux chiens antiques.

Le chien Karakachan a été mentionné en 1938 dans un article publié dans une revue cynophile allemande. Le Berger Bulgare est un chien massif et à musculature très développée. Très agile et vif, son corps est solide et bien proportionné. Ses oreilles se tiennent légèrement dressées et sa tête est large, élancée vers le museau. La robe du Karakatchan peut être de longueur moyenne ou longue, et avoir différentes variantes de couleur.



On le rencontrera le plus souvent avec une couleur de robe majoritairement blanche, comportant de grandes taches brunes ou noires sur la tête et sur la base de la queue.

En règle générale, le chien de protection⁹ doit être sélectionné pour exceller dans la protection des troupeaux, ce qui le rend naturellement dissuasif envers les prédateurs. Il a un instinct de protection très développé et une grande adaptabilité à la vie en milieu montagneux. Il naît, grandit au sein du troupeau et considère les moutons comme ses pairs, ressent la responsabilité de les préserver de toute intrusion ou perturbation. Ses réactions découlent d'un instinct territorial, une volonté de défendre son territoire, l'enclos des moutons, et sa meute composée de moutons et d'autres chiens.

Dans un article fondateur, le géographe Xavier de Planhol montre que la technique du chien de protection est très ancienne, plus que celle du chien de conduite de troupeau. Cette dernière nous vient de pays où l'absence de prédateurs a permis son développement (Islande). Elle n'apparaît que fort tardivement en

9- Conférence : Colloque cynologique de l'exposition mondiale du chien de race. Les fondements de la cynologie française. Aubervilliers (France). Société Centrale Canine et Société d'Ethnozootechnie, pp. 327-339. Vincent_Retour du loup_SocCentraleCanine_EthnoZoot_2011.pdf

Europe du sud du XVIIIe au XIXe siècle et est encore peu utilisée dans les pays où subsistent des populations significatives de prédateurs.

L'agronome latin Varron (166-27 av. J.-C.) dans *De l'agriculture*, Livre II, évoque le chien de défense.

« *Le chien est le gardien du bétail en général ; mais il est le défenseur naturel des brebis et des chèvres. Le loup est là sans cesse qui les guette, et nous lui opposons les chiens. [...]* ».

Il précise qu'il faut à ces chiens : « ... la voix sonore, la gueule bien fendue, et le poil blanc de préférence, afin qu'on puisse facilement les distinguer des bêtes sauvages dans l'obscurité de la nuit [...] ».

Il ajoute des conseils de bon sens : « *Les meilleurs chiens sont ceux qu'on achète à des bergers, et qui sont déjà dressés à suivre les troupeaux, ou ceux dont l'éducation n'est point encore faite. [...] Il faut avoir grand soin de lui donner à manger ; autrement la faim lui fait déserte le troupeau et chercher sa vie ailleurs*

Il conclut son propos par la nécessité d'équiper ces chiens de colliers et d'en multiplier le nombre : « *On empêche les chiens d'être blessés par les bêtes féroces, au moyen d'une espèce de collier qu'on appelle mellum ; c'est une large zone de cuir bien épais, qui leur entoure le cou. On a soin de la hérirer de clous à tête, de la garnir, en dessous, d'un autre cuir plus douillet, qui recouvre la tête de ces clous, et empêche le fer d'entamer la peau du chien. Du moment qu'une bête féroce, loup ou autre, a senti les clous qui garnissent le collier, tous les chiens du troupeau, avec ou sans collier, sont à l'abri de ses attaques. [...] Le nombre des chiens doit être en raison de la force du troupeau. D'ordinaire on en compte un par berger; mais cette proportion peut varier dans certains cas. Si, par exemple, les bêtes féroces abondent dans le pays, il faut multiplier les chiens. C'est une nécessité quand l'on conduit un troupeau à quelque lointaine station d'hiver ou d'été, et qu'on a des forêts à traverser*

Dans toutes les régions du monde où cette technique est utilisée, ce chien a la mission de protéger les troupeaux domestiques contre les prédateurs. Ce ne sont donc pas des chiens de conduite du troupeau. Chaque chien de protection est dédié à un troupeau, le sien, au sein duquel il est né, a été élevé. Le troupeau est sa famille, son lieu de vie, et cela jour et nuit, pour la durée de son existence. Il doit aussi intégrer que son environnement ne se compose pas que de prédateurs potentiels, mais aussi du berger, de ses chiens de conduite, des éleveurs propriétaires des moutons et de la famille proche de toutes ces personnes. Il doit apprendre à ménager les promeneurs qui passeront à proximité du troupeau mais qui doivent veiller à ne pas se montrer agressifs envers les ovins ou simplement trop curieux. La tâche attendue d'un bon chien de protection est donc de veiller à ce que son troupeau ne soit pas victime de prédateurs. Il doit être autonome et dissuasif. Il doit, sur sa seule initiative, décourager les attaques de loups lynx, ours, chiens vagabonds et décourager aussi les voleurs de bétail.

Tâche complexe et redoutable attendue d'un chien et qui peut conduire à certains débordements.

Le cheval Karakachan

Le Karakatchan est un poney de montagne originaire de Bulgarie et de l'Ouest de la Turquie. Ce petit cheval vit essentiellement dans la région de Choumen, au nord-est de la Bulgarie. Jusqu'au milieu du XXe siècle, les éleveurs karakaçans furent présents dans une vaste zone géographique comprenant la Grèce, la Macédoine, la Turquie, la Serbie et la Bulgarie. Il a été utilisé par le peuple karakatchan. Il servait de cheval de bât depuis des générations, grâce à sa solide constitution, sélectionné par les nomades pour les aider au quotidien, notamment en portant les biens de la famille pendant les transhumances. Les grands clans d'éleveurs karakaçans pouvaient alors être propriétaires d'environ 50 à 100 chevaux.



En 1957 et 1958, le gouvernement confisqua le bétail aux propriétaires privés. Le poney karakaçan n'est pas utilisé dans les fermes d'État et il est consommé ou croisé avec le Huçul, le Kabardin et le Haflinger.

En 1994, seuls 30 chevaux sont recensés correspondant au type de la race en danger critique d'extinction. Un registre généalogique est créé en 2010. L'éligibilité aux aides européennes pour la préservation des races animales domestiques menacées, permet l'inscription au programme de sauvegarde de 622 juments et 55 étalons.

Le Karakačan mesure de 1,26 m à 1,38 m, pour un poids moyen de 275 à 295 kg. Le poids de naissance va de 15 à 18 kg. C'est un cheval trapu, doté d'une bonne musculature. La tête est longue, avec un front large, de petits yeux et des orbites oculaires faisant saillie au-dessus du front. L'encolure est assez courte, large et musclée, bien attachée au niveau de la tête et de la poitrine. Le dos est large et souvent concave. La poitrine est large et profonde, les côtes sont arrondies. La croupe est généralement plus longue que large, et plus plate que chez les autres chevaux primitifs. Les jambes sont courtes, épaisses et fortes, avec des sabots exceptionnellement solides. La robe peut être baie, noire, alezane, et plus rarement exprimer le gène Dun (éclaircissement de la peau), ou être grise.

La race est élevée en système extensif transhumant : l'été, ces chevaux pâturent en altitude autour de la mer Égée et l'hiver sont déplacés sur les versants sud des Rhodopes, et dans les monts Strandja et Pirin.

Ils travaillent souvent sans fers et, très rustiques, ils se contentent de l'herbe des pâturages pour se nourrir, même pendant les hivers froids. Ils parviennent à trouver leur nourriture et à se protéger des prédateurs.

Ils sont considérés comme productifs jusqu'à l'âge de 20 ans.

Dans ces régions montagneuses des Balkans, malmenées par l'Histoire, le changement environnemental et le capitalisme mettent en danger ces modes de vie anciens et en révèle la fragilité.

Il fut un temps où aucune frontière n'existe entre la Grèce, la Macédoine du Nord et la Bulgarie. Les bergers nomades avec leurs troupeaux de moutons et de chèvres étaient constamment en mouvement, ils pouvaient passer l'hiver dans leurs tentes dans l'actuelle Turquie ou en Grèce et se rendre en été dans les Balkans pour faire pâturer les alpages par leurs animaux.

Avec le début du XXe siècle et la création des frontières, la liberté de circulation a pris fin. Puis, avec la Seconde Guerre mondiale et le rideau de fer, les anciennes voies de transhumance furent fermées à jamais. Mais la catastrophe s'amplifie avec la collectivisation imposée par le gouvernement communiste : les animaux sont réquisitionnés et tués, et c'est la fin du mode de vie et de la culture Karakachan. Beaucoup se sont sédentarisés en allant vivre dans des villages et en perdant tout lien avec leurs racines.

En Bulgarie, dans la chaîne du Pirin, survivent les derniers bergers nomades d'Europe. Ils luttent pour conserver leur mode de vie ancien où les humains et les animaux coexistent dans une profonde interdépendance. Ils perpétuent la transhumance, ancestral mouvement saisonnier, à pied, d'un vaste troupeau de moutons d'une race bien particulière (museau noir, naissant avec une fourrure noire qui s'éclaircit à mesure qu'ils grandissent, moutons de montagne, grands grimpeurs, capables de gravir des prairies escarpées pour profiter au maximum de ce que la nature avare des Balkans peut offrir), travaillant en tandem avec des chiens modelés depuis des siècles, agressifs mais très habiles dans le travail de défense contre les loups et les ours, et de petits chevaux robustes aux solides sabots portant le nécessaire.

Les bergers Karakachan avec leurs moutons et leurs chiens, leurs chevaux, sont le dernier maillon d'une existence dans laquelle le souffle de l'homme et celui de l'animal sont encore en harmonie. Ce n'est point pourtant une vie idyllique. Celle du berger est une vie de pénitence et de sacrifice que plus personne ne veut faire aujourd'hui et qui est vouée à disparaître.

